

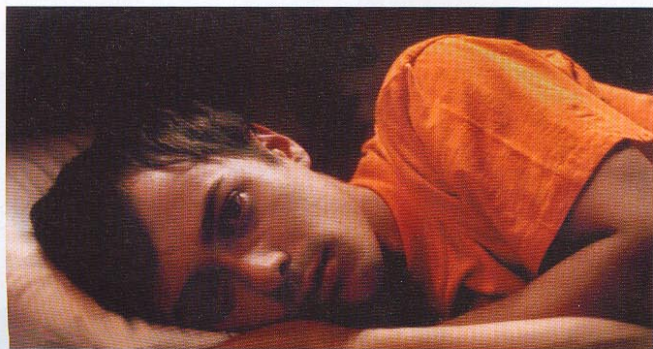


Il tout commence dans un café par un long plan séquence. Deux jeunes hommes discutent, ou plutôt l'un d'entre eux parle, raconte un rêve étrange à son compagnon, qui, cadré de face, tente avec difficulté de suivre ses divagations. Le film sera à l'image de cette première séquence. En mettant d'emblée en scène un problème de compréhension, une sorte de mauvaise connexion entre deux personnages, Alain Guiraudie annonce que tout son film se jouera sur ce registre. En effet, les histoires racontées dans *Pas de repos pour les braves* ne cesseront dès lors d'être parasitées par une sorte de dimension parallèle de la fiction ayant à voir tant avec le rêve qu'avec une réalité qui se dédoublerait sans raison. Dans ce film, où il s'agit encore une fois pour Guiraudie de "réinventer" le réel, les noms de villes sont

familiers mais ne sont plus les mêmes, des personnages archétypaux aux patronymes fortement connotés, finissent eux aussi par se dédoubler. Ils meurent, puis ressuscitent, mais changent alors d'histoire, sans vraiment être encore les mêmes. Le film zapperait-il tout seul ? Au bout de vingt minutes seulement, dans une sorte d'effet *Mulholland Drive*, le mystérieux Basile Matin laisse la place à son double, Hector, et l'histoire (mais est-ce encore la même ?) bifurque sur une tout autre voie. Pourtant, les échos de la première partie continuent de résonner, des personnages réapparaissent inexplicablement quand ils avaient été laissés pour morts, et le spectateur, perdu ou acceptant de jouer le jeu, a surtout l'impression d'avoir été parachuté au milieu d'un autre film. Dans la scène clé du film,

Hector/Basile explique à Johnny Got qu'il le poursuit parce qu'il l'a soudain vu partir "dans une autre histoire". Non seulement le film se divise en deux mais il s'inverse aussi, le poursuivant de la première bobine devenant bientôt le poursuivi du reste du métrage. Le motif de la poursuite s'apparente alors clairement à la tentative d'un personnage dédoublé (Basile/Hector) pour raccorder deux histoires, dompter l'inspiration proliférante du cinéaste et enfin se trouver une place stable dans la fiction.

Plus précisément, regarder *Pas de repos pour les braves* rappelle au spectateur l'expérience du sommeil dans une salle de cinéma, ce moment où, rouvrant les yeux, on se rend compte atterré qu'on a complètement perdu le fil du récit. Guiraudie intègre d'emblée cette dimension onirique, son point de départ étant l'histoire d'un jeune homme qui ne veut plus dormir car il a rêvé de *Falcao-Laoupo*, le symbole de l'avant-dernier sommeil. Deux scènes explicitement données pour des rêves ajouteront à la confusion, ce jeu sur différents niveaux de narration générant une telle étrangeté que la sensation d'être le spectateur privilégié de deux films qui coexistent mais ne se rejoignent jamais nous gagne assez vite. Loin d'être gratuite, cette discontinuité du récit, ces soubresauts et ces brouillages narratifs, sont surtout une manière de mettre l'accent sur ce qui, selon l'auteur, est au cœur du film : *Pas de repos pour les braves n'est pas un film sur le rêve, ni sur le rapport entre le rêve et la réalité, c'est un film sur l'expérience d'un jeune gars*



qui arrive finalement à trouver sa place dans le monde, dans l'espèce humaine au milieu des autres... Et ça, c'est un vrai enjeu."

Ce premier long métrage qui s'appuie sur des comédiens formidables se situe bel et bien au carrefour des différents sentiers empruntés par Guiraudie dans ses courts. Radiographie de l'ennui (comme dans *Les héros sont immortels* ou *Tout droit jusqu'au matin*), comédie rock, récit d'aventures, faux western et vrai film de potes, *Pas de repos pour les braves* est tout cela à la fois. Ceux qui avaient aimé *Ce vieux rêve qui bouge* pour sa rigueur et son discours nuancé risquent d'en être pour leurs frais. Si *Pas de repos pour les braves* s'inscrit bien dans une même veine esthétique et dans le même paysage (la désertification des campagnes remplaçant l'abandon d'une usine), Guiraudie ranime surtout ici l'inspiration fantaisiste de *La force des choses* ou du moyen métrage *Du soleil pour les gueux*.

D'une rare liberté de ton, *Pas de repos pour les braves* est l'œuvre d'un poète, d'un cinéaste militant filmant les gens autant qu'il vit avec eux. Les scènes de bistrot situées dans la première partie du film sont à cet égard exemplaires et témoignent du talent de Guiraudie à diriger ses acteurs : privilégiant le plan séquence sans jamais céder à une quelconque tentation documentaire, le "réalisatör" (cf. le générique du film) conserve, dans l'enregistrement de conversations de rien du tout, cette aisance à grappiller le détail humoristique, ce ton absurde et burlesque – rien beckettien parfois – qu'on aime tant chez lui.

Au-delà de l'étiquette régionale qu'on lui colle souvent, l'imaginaire et la musique sont bien les terres d'élection du cinéaste de Gaillac. Au point aussi, reconnaissons-le, qu'à force de vouloir tout embrasser, de mêler le punk, la bande dessinée, l'homosexualité à la campagne, le film noir et le récit purement théorique, le réalisateur prend parfois le risque de s'égarer dans des péripéties un peu vaines (la dernière partie avec les gangsters et "les petites boules rouges" est à cet égard la moins convaincante). Mais peu importe car, paradoxalement, on aime aussi le film pour ses défauts, pour son côté foutraque. Que l'on ose encore filmer de cette manière, que l'on puisse adopter, la tête haute, une narration aussi échevelée, c'est rassurant. Et c'est bien la meilleure nouvelle qu'apporte cette œuvre précieuse.

Stéphane Kahn

Sortie le 12 novembre